27 Febrero 1937

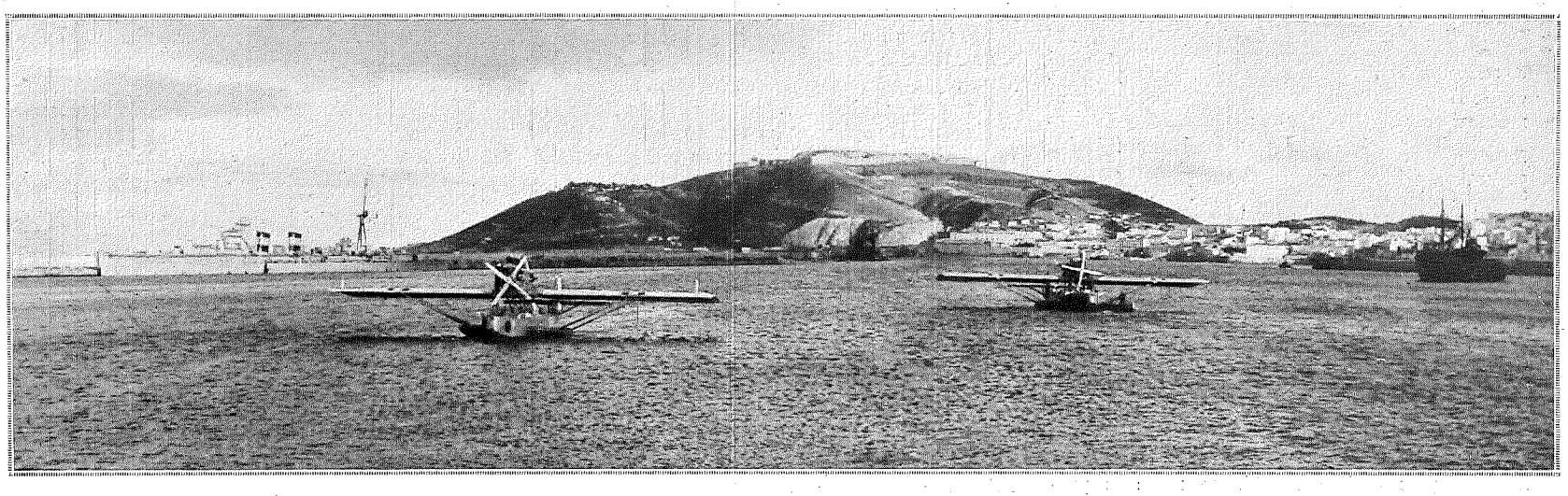
L'abonné à l'édition N° 1 reçoit avec ce numéro LA PETITE ILLUSTRATION contenant LE JOUR DE GLOIRE, pièce en trois actes tirée de Charles Dickens par André Bisson et Meg Villars.

95e ANNÉE — N° 4904

# L'ILLUSTRATION

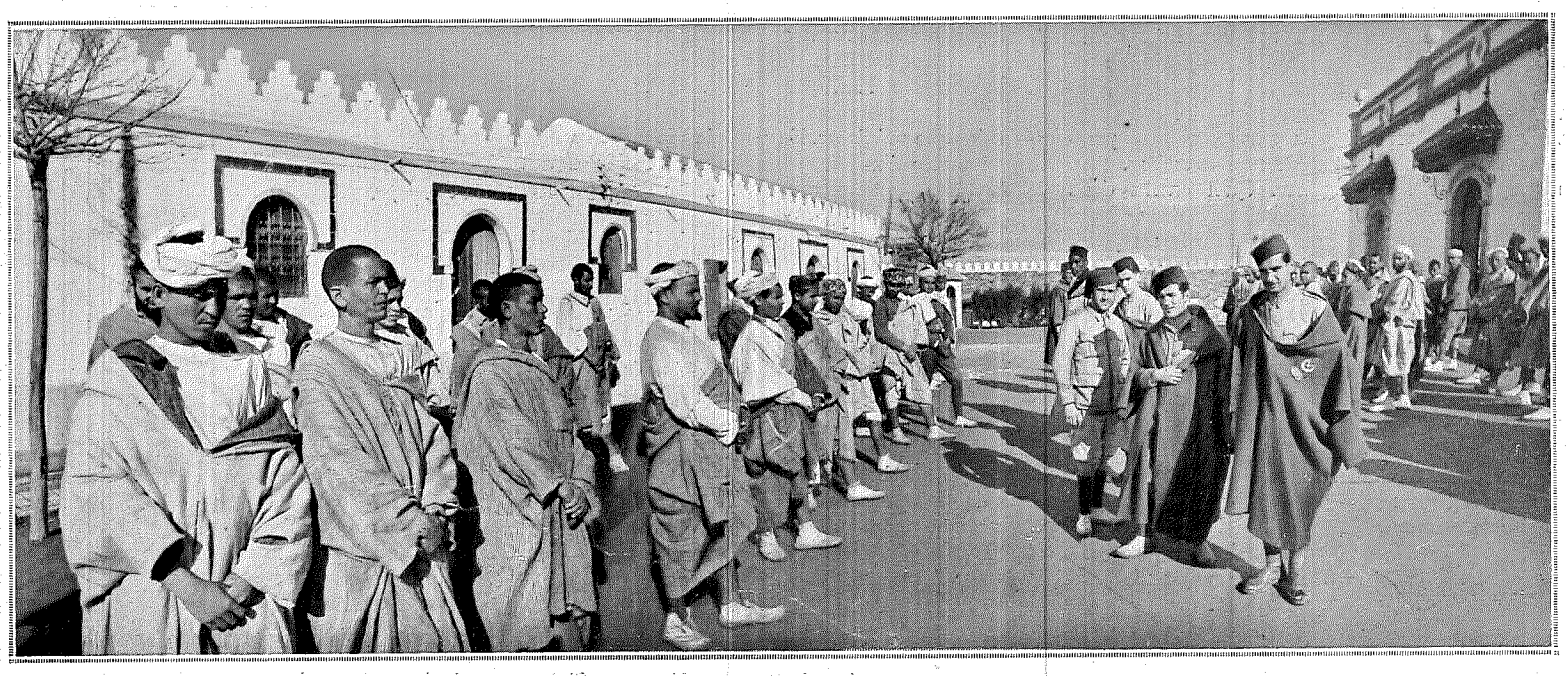
27 FÉVRIER 1937

Louis BASCHET, Codirecteur. RENÉ BASCHET, Directeur. GASTON SORBETS, Rédacteur en chef.



Le croiseur nationaliste *Amiral Cervera* et deux hydravions (Dornier) dans le port de Ceuta.

Un des postes de garde qui veillent sur les routes tout le long de la frontière française.



Recrues indigènes à l'instruction dans une caserne de « regulares » aux environs de Ceuta.

## REGARD SUR LE MAROC ESPAGNOL

*Voir l'enquête et les autres photographies aux pages suivantes.*

# AU MAROC ESPAGNOL

par Jean-A. Ducrot

On n'a pas oublié la campagne qui se déchaîna au début de janvier sous le prétexte d'une mainmise allemande sur la zone espagnole du Maroc : régiments entiers débarqués, travaux de fortification le long du détroit, établissement de bases aériennes et maritimes, accaparement et exploitation intensive des mines du Rif au profit du Reich...

Simultanément on pouvait entendre en Algérie des Espagnols sympathisants du *Frente popular*, et dont quelques-uns ne craignaient pas de se montrer en plein jour dans un port français coiffés du bonnet des miliciens orné des initiales F. A. I., manifester bruyamment leur enthousiasme en répandant le bruit que la France massait des troupes en vue de chasser du Maroc les Allemands et avec eux les insurgés !

Des enquêteurs civils et militaires sont accourus de toutes parts au Maroc espagnol. Ils ont reçu auprès des autorités militaires espagnoles le même accueil ironique qui m'a été fait partout où je me suis présenté :

« Vous venez voir les régiments allemands ? Promenez-vous et cherchez-les... »

Pendant une quinzaine de jours, j'ai circulé avec la plus entière liberté. Je me suis promené de jour et de nuit partout où il m'a plu de séjourner. Pas une seule fois je n'ai senti peser sur moi cette encombrante sollicitude grâce à laquelle un gouvernement qui craint les indiscrétions chambre les enquêteurs, dirige leurs pas et ne leur laisse voir que ce qu'il veut bien. Mon appareil photographique n'était même pas mentionné sur mon sauf-conduit. Je m'en suis servi partout sans que quiconque me demandât une justification.

### L'ORDRE ET LE CALME DANS LA « ZONE »

Je pensais trouver ici une population sinon abattue, du moins étreinte par l'horreur du drame qui se joue de l'autre côté de l'eau. Elle devait l'être d'autant plus que tous ses éléments ont conservé des liens très étroits avec leur province d'origine. Il n'est pas une famille qui n'ait à redouter le pire pour quelques-uns des siens. Sans parler des combattants, il y a tous ceux qui sont de l'autre côté de la barricade et dont on ne peut rien savoir depuis de longs mois. Et cependant, si invraisemblable que cela puisse paraître, j'ai rencontré des visages le plus souvent souriants, un entrain, une allégresse qui m'ont rappelé l'Espagne aimable et insouciante que j'ai connue et aimée jadis, avant que les progrès d'une propagande haineuse commençâssent à laisser prévoir la catastrophe actuelle.

Dans toutes les villes et bourgades de la zone, les rues, les cafés, les pâtisseries, les restaurants sont plus animés que jamais. Officiers fringants, soldats l'air bon enfant, jeunes gens et jeunes filles fiers de leurs uniformes tout neufs de phalangistes égaient la foule. Cent fois, j'ai eu affaire à des officiers, à des bourgeois qui n'avaient dû qu'au hasard d'être surpris par l'explosion hors de la zone rouge. Depuis l'été dernier, ils étaient sans nouvelles de leurs parents, de leur épouse, de leurs enfants. En les voyant vaquer à leurs occupations. sans fièvre, ni plus graves, ni plus pressés que jadis, un observateur non averti n'aurait pu soupçonner leur angoisse. Qu'il entrât dans ce sang-froid une part d'héroïsme, de volonté et de pudeur, certes je le crois. Mais le tempérament national doit sans doute expliquer ce stoïcisme, cette bonne humeur indéracinable. Plus que jamais, et si paradoxal que cela paraisse, je suis tenté de croire que les Espagnols manquent d'imagination. Comme les Arabes leurs cousins, ils n'ont pas les nerfs et la tête construits comme les nôtres. Et c'est pourquoi il leur faut des autodafés, des supplices terrifiants, des spectacles, un art d'un réalisme qui choque d'autres natures que la leur.

Je pouvais du moins m'attendre à trouver les chefs dominés par la gravité de l'heure, les bureaux tirés de l'aimable nonchalance qui depuis bel âge fait la joie ou l'indignation des visiteurs de la Péninsule. Or, il n'en était rien.

On ne peut pourtant pas dire que la zone est trop loin du théâtre des opérations : il y a les bombardements aériens, espacés mais quelquefois efficaces. Et les partisans du *Frente popular* n'ont pas tous été exterminés ou convertis, loin de là.

Les militaires ont dominé la situation dans le minimum de temps. La résistance la plus sérieuse qu'ils aient rencontrée, celle de Melilla, ville purement espagnole, ne s'est pas prolongée au delà de quarante-huit heures. Cette agglomération a été conquise par 400 regulares (tirailleurs) et 8 phalangistes *exactement*. C'est dire que la bataille ne fut pas très sérieuse. Ceux qui l'engagèrent ne firent que devancer leurs adversaires : à Ceuta, par exemple, la veille même du grand coup, toutes les demeures des personnes suspectes de sentiments réactionnaires avaient été marquées d'un signe en vue d'arrestations imminentes.

Le premier soin des vainqueurs fut de mettre la main sur les papiers et les hommes des loges, ces dernières s'étant multipliées depuis quelques années. Ensuite de supprimer dans les plus courts délais les meneurs des organisations extrémistes et de ramasser les suspects. Les fusillades ont été assez nombreuses au début et, quoiqu'elles se fassent de plus en plus rares, leur sinistre fracas retentit encore de temps à autre. Ce qui n'empêche que, si une partie de la population est réduite à la passivité, elle n'en conserve pas moins ses sympathies cachées. A Melilla, le 11 janvier, deux bimoteurs sont venus jeter trois bombes qui incendièrent quelques tonnes de sucre : cinq civils furent tués, dont quatre ouvriers ; sur les dépouilles de trois d'entre eux furent trouvés des papiers révolutionnaires, et dans les décombres de la chambre où avait péri une femme fut découvert un code de correspondance avec Valence. Ce raid était le premier depuis plusieurs semaines. En ranimant les espoirs de quelques-uns, il leur fit perdre toute prudence. Dans certains quartiers populaires, à l'apparition des avions rouges, on vit des habitants se précipiter dans les rues en tendant le poing et en manifestant un enthousiasme dont l'aveu n'eut d'autre résultat que de fournir aux autorités l'occasion de faire une rafle et des exemples.

Ces menus faits mis à part, qui représentent les dernières étincelles d'un feu qui s'éteint, absolument aucun indice ne m'a donné à croire qu'une rébellion était à redouter. L'ordre, le calme absolu, la confiance règnent. La partie de la population, une moitié peut-être, qui était gagnée aux idées du *Frente popular* a été privée de ses chefs, désarmée. D'ailleurs, en admettant qu'ici ou là quelques hommes tentent un dernier effort, dans l'état actuel des choses ils n'auraient aucune sympathie à attendre des indigènes, qui ont toujours subi le prestige de l'armée et chez lesquels Franco est très populaire.

La circulation est strictement surveillée. Toutes les voies de communication, surtout aux abords de la zone internationale et le long de la frontière française, sont gardées par un réseau très serré de postes militaires. A chaque tournant, il faut montrer ses papiers. La nuit, les feux des guetteurs brillent, innombrables, dans la montagne.

### LE RECRUTEMENT

On ne force aucun Marocain à s'engager, mais les recruteurs trouvent autant d'hommes qu'ils en veulent pour cette première raison que le Maroc, comme toute l'Afrique du Nord, traverse une période de vaches maigres. La dernière récolte a été plus que médiocre. En période normale, la zone, très peuplée d'une race laborieuse et solide, devait pour vivre exporter des travailleurs en Algérie et jusqu'en Tunisie. Cette émigration saisonnière représentait pour elle un apport indispensable de 10 à 15 millions de pesetas par an. Depuis que la frontière est fermée, pour subsister et nourrir leur famille, beaucoup d'indigènes ont été heureux de pouvoir s'engager. D'autant plus que ces Marocains, ces Rifains sont des soldats-nés, sensibles à l'attrait de l'uniforme et au plaisir de faire parler la poudre.

Combien d'entre eux ont été enrôlés jusqu'à présent ? Le chiffre qui m'a été donné, et que j'ai lieu de croire exact, est de 40.000 hommes. D'après le recensement de 1936, il y a 795.000 habitants au total dans la zone, dont 12.000 juifs et 739.000 musulmans. La proportion d'hommes recrutés est donc assez forte, sans toutefois approcher du maximum.

La solde offerte est de 5 pesetas environ pour les hommes qui demeurent au Maroc et de 6 pesetas pour ceux qui se battent en Espagne. Si l'on considère qu'au Maroc français, alors que tout est plus cher, on trouve couramment des ouvriers à 4 francs par jour, la solde offerte apparaît suffisante pour tenter ceux qui ne peuvent ni trouver du travail sur place, ni s'expatrier.

### LES RAPPORTS ENTRE CATHOLIQUES, MUSULMANS ET ISRAÉLITES

On m'avait dit avant mon départ que je verrais les juifs maltraités, humiliés à tout propos et hors de propos. Je n'ai rien vu de tel, mais il est indéniable que musulmans et Espagnols se sont rapprochés sur le dos des israélites. Les contre-révolutionnaires avaient plusieurs motifs pour ne pas ménager ceux-ci : ils étaient une minorité riche et détestée, ils avaient été favorisés par la République, désireuse de réparer le mal que leur avaient fait les rois très catholiques. Ils avaient en général, là comme partout ailleurs, manifesté plus ou moins de sympathie pour les idées socialistes et communistes. Souvent, ils étaient affiliés aux loges. Enfin, rien ne pouvait être plus agréable aux musulmans que de voir ceux qu'ils abhorrent (sans pouvoir se passer d'eux) taxés, humiliés et tenus à l'écart. Pour s'en assurer, il suffit d'interroger les Marocains de la zone. Tous, lorsque je leur ai parlé des juifs, ont eu le même sourire féroce, en faisant le geste d'écraser quelque chose ou de couper une gorge.

Les satisfactions accordées à cette antipathie — héréditaire ici comme dans le reste de l'Afrique du Nord — ont certainement contribué à répandre l'état d'esprit que j'ai constaté : jamais les relations entre Marocains et Espagnols n'ont été meilleures. Il saute aux yeux que les indigènes témoignent du maximum de bonne volonté et fondent de grands espoirs sur le mouvement nationaliste. Aux nombreuses inscriptions « Vivan los musulmanes » répondent les drapeaux, les banderoles jaune et rouge qui pavoisent toutes les rues indigènes, même dans les villages.

Quels sont les espoirs soulevés, les promesses faites ? C'est ce qu'il est plus difficile de préciser. En vieux blédard, le général Franco a su tout de suite pratiquer la politique qui devait si bien réussir à Lyautey pendant la grande guerre. Politique de prestige d'abord, politique religieuse ensuite.

L'argument essentiel est la lutte commune et nécessaire des chrétiens et des musulmans contre les ennemis de Dieu, les dynamiteurs d'églises. Cet argument sera toujours sensible en Afrique du Nord, surtout au Maroc, car le proverbe arabe dit : « Crains celui qui ne craint pas Dieu », et l'athéisme des Soviets les rend haïssables aux yeux de tous les musulmans.

Pour affirmer ses bonnes dispositions à l'égard de ceux que les journaux nationalistes ne nomment jamais autrement que « nos frères musulmans », Franco a veillé à ce que les fêtes du Ramadan revêtent en 1936 une solennité particulière et, en janvier dernier, il a mis à la disposition des pèlerins de La Mecque un magnifique bâtiment, allemand d'origine dit-on. Il a offert le voyage à plusieurs centaines d'entre eux et convié toute la population à venir visiter le navire dans le port de Ceuta avant son départ. Le 20 janvier, informés sans doute que ce jour-là le califat en personne, c'est-à-dire en principe et jusqu'à nouvel ordre le représentant du sultan, devait venir l'admirer au milieu d'un grand concours de population, plusieurs avions rouges vinrent lancer une dizaine de torpilles qui firent une centaine de blessés, tuèrent trente-six personnes, dont un certain nombre de pèlerins. C'était une cruelle erreur de psychologie. On devine l'indignation de tous les Croyants et le parti qu'en put tirer la propagande nationaliste.

En se lançant dans la bataille, le général Franco n'était pas dans la position du joueur qui choisit son heure et ses moyens. Le coup décidé pour le 15 août avait été brusquement avancé par l'assassinat de Calvo Sotelo et la nécessité de prévenir l'offensive imminente des éléments extrémistes. Le concours le plus bénévole des Marocains était indispensable. La reconquête de l'Espagne passait avant toute autre considération. A l'essentiel devait être sacrifié l'accessoire, c'est-à-dire tout ou partie de l'autorité si péniblement conquise depuis vingt ans sur la zone. Au cri de « Arriba España ! » il fallut bien se résigner à laisser répondre le cri de « Vive le Maroc libre ! » qui retentit aujourd'hui dans les manifestations les plus officielles.

Dans les boutiques de Tetouan, la capitale, les brodeurs de cuir, dont l'habileté est justement réputée, m'ont fait remarquer avec orgueil que le drapeau nationaliste marocain, noir et blanc, figurait sur tous leurs ouvrages à côté des drapeaux espagnol, portugais, italien et allemand. D'un bout à l'autre du territoire j'ai vu se multiplier phalangistes espagnols et marocains : la coiffure exceptée, leurs uniformes étaient semblables. J'ai photographié, aux environs de Ceuta, des bambins hauts comme trois pommes exactement copiés sur les balillas italiens et qui s'exerçaient avec un sérieux imperturbable au maniement de fusils de bois : c'étaient des fils de tirailleurs. Faut-il en conclure que le général Franco va se résigner à accorder son indépendance à la zone ?

Dès à présent, la fermeture de la frontière du Maroc français a certainement contribué à relâcher les liens entre le califat et son suzerain le sultan. Le Maroc espagnol a pris une autonomie de fait. Le califat agit de plus en plus comme s'il était lui-même un souverain et non plus seulement le représentant du sultan de Rabat. Au cas où cette indépendance serait officiellement proclamée, la position de la France vis-à-vis de ce dernier serait excessivement délicate puisque les traités nous obligeraient formellement à intervenir pour maintenir l'intégrité de l'empire chérifien. Mais, si cette éventualité devenait malheureusement possible, si nous devions envisager dès à présent les lourdes conséquences qu'elle pourrait avoir, nous ne serions pas seuls dans cette obligation. Le gouvernement nationaliste ne saurait prendre pareille décision sans y regarder à deux fois et le général Franco, qui a tant combattu pour conquérir le Rif, n'est pas homme à renoncer sans peine à conserver à son pays ce territoire d'une telle valeur stratégique et économique.

D'ailleurs, un gouvernement marxiste se serait-il installé en Espagne, la question de la zone se serait posée à la France avec plus d'acuité encore. A coup sûr aurait été proclamée une République marocaine rattachée à l'Union des républiques socialistes soviétiques ibériques. On ne voit pas ce que nous aurions gagné au change. On voit très bien ce que nous aurions perdu à avoir pareil foyer de bolchevico-nationalisme accroché au flanc de notre Afrique du Nord.

A toutes ces raisons, pour lesquelles il est à souhaiter que des relations normales reprennent le plus tôt possible entre Rabat et Tetouan, s'en ajoute une autre : les influences étrangères qui profitent de la situation pour s'infiltrer au Maroc, établir là des centres de propagande, des bases de toutes sortes dont le voisinage est on ne peut plus inquiétant aussi bien pour notre défense nationale que pour notre domaine nord-africain.

### L'INFLUENCE ET L'ACTION ALLEMANDES

Si, comme j'ai pu m'en assurer moi-même, il n'y a jamais eu de régiments allemands débarqués, cela n'empêche que deux puissances ont pris pied au Maroc qui travaillent à tout autre chose qu'à consolider l'influence française, le prestige français, la sécurité française en Afrique du Nord.

Excepté outre-Rhin, je n'ai jamais vu autant de drapeaux allemands que pendant mon voyage à travers le Maroc espagnol. Cependant, je n'ai pas trouvé seule au travail l'Allemagne. Plus discrète à certains égards, d'importation plus récente aussi, et moins facile quelquefois à déceler, l'influence italienne n'est pas moins active et prenante, surtout dans le domaine spirituel. Les affinités méditerranéennes jouent en sa faveur. L'influence allemande est militaire, commerciale et industrielle. Apparemment, elle touche surtout les officiers et les indigènes. L'Italie monopolise le mouvement phalangiste, copié exactement sur le fascisme. Par ce biais, peut-être pourra-t-elle un jour atteindre les Marocains. Pour l'instant, ceux-ci ne connaissent que les Allemands, auxquels ils font fête. On a raconté que les Allemands pullulaient dans la zone. C'est inexact. J'en aurais trouvé davantage au Maroc français. On a raconté que les mines de fer du Rif étaient accaparées, exploitées intensivement par eux. C'est encore inexact. Je les ai visitées. Le directeur général est Espagnol, le directeur technique est Américain, son adjoint, Britannique. Ils n'ont pas un seul ingénieur ou contremaître allemand sous leurs ordres.

Ce sont des mines modèles, à ciel ouvert. Avec celui de la Suède, leur minerai, d'un rendement de 65 %, est le meilleur du monde. Leur équipement est ultra-moderne, fabriqué par Krupp. Cela n'a rien d'étonnant : depuis bel âge, tout l'équipement industriel de l'Espagne a toujours été fourni par l'Allemagne. La production de ces mines a été de 1 million de tonnes pendant le dernier exercice. Elle n'est pas en augmentation. Je n'ai remarqué aucune activité fébrile ni sur les chantiers, ni dans le port de Melilla où je n'ai vu que deux bateaux allemands, deux cargos. L'Allemagne achète la plus grosse part de la production, c'est vrai. Mais il en est ainsi depuis plusieurs années.

J'ai visité un grand nombre de casernes : pas un seul officier ou soldat allemand ne s'y trouvait. J'ai vu plusieurs casernes très modernes, qui étaient inoccupées, par contre pas une seule en construction. Pour réduire le chômage et faire circuler l'argent, les autorités ont levé des taxes sur les riches et ouvert des chantiers de travaux publics. A Melilla, à Ceuta, dans toutes les agglomérations on remue beaucoup de terre. Je n'ai jamais eu lieu de supposer que c'était à des fins militaires. Les seules pièces de forteresse que j'ai vu transporter étaient en bronze et dataient pour le moins de Charles-Quint.

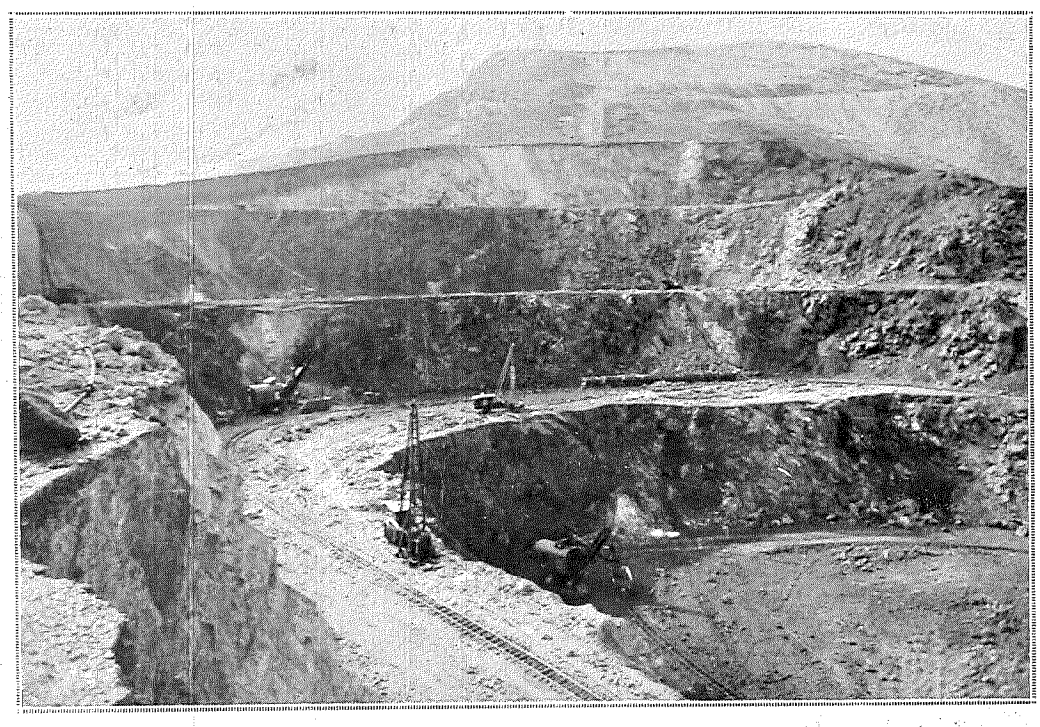
Une dépêche d'agence parue dans les premiers jours de janvier signalait que les Anglais suivaient avec inquiétude depuis Gibraltar les énormes travaux soi-disant entrepris sur le rocher de Ceuta. J'ai bien regardé et d'assez près la citadelle qui domine la rade. Je n'ai pas distingué de travaux en cours. Etaient-ils bien cachés ? C'est possible, de même qu'il est probable que les îles de la côte est soient utilisées comme bases pour les sous-marins allemands. Mais je les ai longées de fort près, j'y ai fait escale sans rien remarquer.

En revanche, ce que j'ai vu, ce sont des avions allemands, des aviateurs allemands. Depuis le mois de décembre, l'hôtel Naçional à Melilla a été réquisitionné et est entièrement occupé par eux. Dans cette ville, j'ai dîné à côté de quatre jeunes et beaux gaillards qui portaient la combinaison de laine de couleur prune, uniforme de l'armée de l'air nationaliste. C'étaient des Allemands. Tous les appareils de guerre que j'ai pu apercevoir étaient allemands également : c'étaient soit des hydravions Dornier, d'un modèle en usage depuis longtemps déjà dans l'armée espagnole, soit des avions Heinkel tout neufs, ultra-rapides.

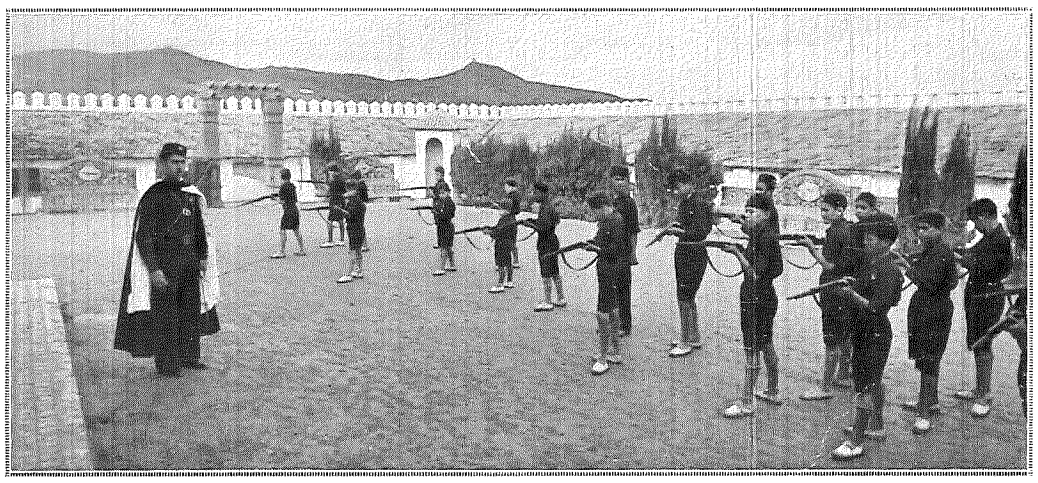
On m'avait averti que ma nationalité m'attirerait des avanies, que la France et les Français étaient couramment insultés par les nationalistes. Je suis heureux d'avoir pu constater par moi-même qu'à condition de n'être pas suspect de bolchevisme et de montrer patte blanche, très blanche même, n'importe quel Français est courtoisement, souvent même chaleureusement accueilli, par les militaires comme par les civils.

### LE TRAFIC ROUGE

Malheureusement, ce que j'ai pu vérifier de très près, c'est que les autorités de la zone étaient quasi heure par heure et très exactement informées du trafic qui se fait au profit des rouges en territoire français, au Maroc ou en Algérie. Ainsi le 13 janvier, dans le port d'Oran, j'avais assisté à l'embarquement, nullement clandestin comme le prouvent mes photographies, d'un contingent de plusieurs centaines d'hommes, français aussi bien qu'espagnols, à destination de l'armée révolutionnaire. Beaucoup de ces recrues n'avaient pas attendu d'avoir quitté le territoire français pour endosser leur uniforme de milicien. Le vapeur *Ciudad de Barcelona*, dûment camouflé, devait lever l'ancre au crépuscule. A la dernière minute arriva



Une exploitation de minerai à ciel ouvert à Uixan, près de Melilla.



Jeunes garçons indigènes enrôlés dans les « flé has » (à l'imitation des « balillas » italiens) ; ils ont un uniforme, de petits fusils et s'exercent sous les ordres d'un moniteur espagnol.

un contre-ordre qui m'intrigua et provoqua une petite manifestation d'impatience devant le consulat d'Espagne. C'est à Melilla, le lendemain même, que je devais apprendre la raison de ce retard : un groupe de dix-sept déserteurs de la zone, venant d'Oudjda et de Tlemcen où ils avaient été reçus avec honneur, étaient en route pour prendre ce bateau. C'est à Melilla encore, quelques jours plus tard, que je devais apprendre que le bâtiment, ayant eu des raisons de soupçonner qu'il était guetté à la limite des eaux territoriales, avait renoncé finalement à partir. En conséquence, le plus grand nombre des hommes qu'il devait transporter avaient été transférés à bord d'un vapeur d'une compagnie de navigation française à destination de Port-Vendres. De là, ils avaient pu en sécurité gagner Barcelone.

A l'heure où j'écris ceci, le *Ciudad de Barcelona,* vide de passagers, attend encore une occasion propice pour s'échapper, et le chalutier *Frédéric-Philomène* vient de regagner le port d'Arzew, près de Mostaganem. En compagnie du cargo espagnol *Nuria R,* à bord duquel avaient pris passage cent quarante de ceux qui n'avaient pu partir avec le *Ciudad de Barcelona,* il avait tenté de gagner Alicante. Mais le filet était bien tendu : un avion nationaliste les avait mitraillés pendant qu'un bâtiment de guerre les prenait en chasse. Le *Frédéric-Philomène* avait pu s'échapper pendant que son compagnon, fait prisonnier, était conduit à Melilla. Ne suffirait-il pas, en de telles circonstances, d'un officier un peu nerveux ou poussé par un mauvais conseiller pour créer un incident dont les conséquences internationales seraient incalculables ? Et nos ennemis ne sont-ils pas capables de tirer parti contre nous d'une situation aussi ambiguë ?

Je me le suis demandé plus d'une fois avec anxiété en m'assurant que le cas des navires que je viens de citer n'était pas exceptionnel et que les états-majors de la zone n'ignoraient rien ni du nombre de bateaux, ni du nombre d'hommes ainsi expédiés au cours de ces derniers mois. A tel point qu'il en est qui ne sont jamais arrivés à destination et que bon nombre des malheureux, que d'autres ont vus comme moi faire queue devant le bureau de recrutement installé au consulat d'Espagne d'Oran, ne reverront jamais cette ville : ils ont péri ignominieusement avant même d'avoir compris dans quelle aventure on les avait lancés.

Comment, disposant de tels arguments, les nationalistes espagnols ne céderaient-ils pas à l'envie d'attaquer sinon la France, du moins son gouvernement ? Comment tous ceux qui rêvent de ruiner notre puissance en Afrique du Nord ne tireraient-ils pas parti de leur mécontentement et ne saisiraient-ils pas une aussi belle occasion de prendre pied et de travailler à nous évincer ?

Ceux qui luttent contre le *Frente popular* dénoncent les responsabilités de la judéo-maçonnerie dans la catastrophe où se débat aujourd'hui l'Espagne. Cette rancune fournit un excellent point d'appui à la propagande hitlérienne. L'antisémitisme est un des moyens dont elle use le plus efficacement pour gagner les sympathies au Maroc, en Algérie et jusqu'en Tunisie.

### L'ANTISÉMITISME EN AFRIQUE DU NORD

L'antisémitisme en Afrique du Nord est un drame latent, un levier dont on ne soupçonne pas en France la force et la cruauté. Il n'atteint pas seuls les musulmans. La population entière est divisée en deux clans dont les haines et les craintes ne font que croître depuis un an. Or, le mouvement nationaliste, au Maroc surtout, s'affirme antisémite. Je le répète, je n'ai rien vu dans la zone qui ressemblât à une persécution ouverte des juifs. J'ai remarqué que les autorités israélites figuraient en bonne place dans les manifestations solennelles. Mais rien ne paraît dans la presse qui ne soit l'expression de la pensée officielle ou, tout au moins, qui ne soit soumis à sa censure. Or, j'ai sous les yeux un paquet de journaux achetés au hasard pendant la durée de mon voyage : ce sont soit des gazettes locales, soit de grands quotidiens imprimés à Séville. Presque à chaque page s'y relèvent des titres, des passages dans le goût de ceux-ci : « La France, proie d'Israël... La France sous la botte de la juiverie... La France va donner des colonies aux juifs... La longue liste des juifs qui gouvernent la France », etc. C'est écrit en espagnol, mais l'inspiration est à coup sûr pour une part germanique. Depuis plusieurs années les agents de la propagande allemande exploitent cette veine avec un art consommé en milieu musulman comme en milieu européen.

Il y a trois ans environ, lorsque la presse française menait grand bruit à propos de l'expulsion hors d'Allemagne d'un certain nombre d'israélites, des tracts en langue arabe avaient été répandus à profusion à Fez : « La France n'est pas une nation cruelle comme l'Allemagne qui chasse son élite intellectuelle et scientifique. La France généreuse ne laissera pas mourir de faim les savants israélites ; elle saura leur faire la place dont ils sont dignes. Elle va leur ouvrir les portes du Maroc où leurs talents trouveront à s'employer... » Tel était le thème, d'une hypocrisie raffinée, de ces papiers qui provoquèrent, et c'était le but cherché, une émotion générale dans les milieux indigènes. Ceux qui les avaient conçus se montraient très fins psychologues.

Les mêmes, ou leurs élèves, travaillent d'arrache-pied en ce moment. Ils n'ont jamais eu la partie aussi belle. Lorsqu'ils n'osent pas attaquer la France de front, ils trouvent à leur disposition deux leviers pour lui nuire indirectement : le premier, c'est l'antisémitisme ; le second, qui se confond avec l'instinct de conservation, c'est la haine du bolchevisme.

Entrée de la caserne de la légion espagnole fondée aux environs de Ceuta par le général Millan Astray.

### INQUIÉTUDE ET COLÈRE

J'ai longuement exposé le dégoût, le désarroi et la colère croissante de nos colons en voyant une propagande révolutionnaire intense mettre en péril leur œuvre, leurs biens, leur sécurité. Cette propagande révolutionnaire s'exerce depuis un an sans restrictions. Elle tire sa force de Paris. Elle gagne du terrain tous les jours. Supérieurement menée, elle gagne en profondeur, organise les positions conquises et s'efforce nettement d'éviter de donner l'alarme en déclenchant des mouvements prématurés. Mais ses effets éclatent à tout instant. Ce sont des grèves, des incidents, des cortèges, des gestes qui révèlent tout à coup des infiltrations insoupçonnées : tel avocat de Tunis découvre sous le siège de son chaouch un véritable traité technique d'insurrection. Tel officier d'Alger doit au hasard d'apprendre que les meilleurs sujets de son bataillon sont précisément les fondateurs d'une cellule. Tel notable oranais ne peut plus circuler dans les rues sans qu'à son approche les petits voyous sortent leurs couteaux et affectent de les aiguiser en ricanant. Dans tel grand port algérien on a vu récemment des bandes d'individus coiffés du calot de la Fédération anarchiste ibérique oser arrêter la circulation dans un quartier et des troupes d'indigènes armés de matraques et de revolvers lapider les véhicules, les vitrines et les représentants de l'ordre. Le Maroc, jusqu'à ces derniers temps, était demeuré un pays sain, mais, au cours du trimestre écoulé, des cellules ont été fondées à Casablanca, à Rabat, à Meknès et à Fez. En décembre 1936 a été lancé à Casablanca un organe communiste : *Clarté,* qui n'hésite pas à se montrer informé même de certains rapports secrets. Un peu partout on signale débarquements et distributions d'armes. Sauf peut-être dans le bled, rares sont les indigènes algériens qui aujourd'hui n'ont pas au moins un revolver. L'octroi du droit de vote à 20.000 d'entre eux tombe aussi inopportunément que possible. Cette largesse met les politiciens sur les dents et fait flamber de plus belle les haines de race. Finalement, d'étape en étape, les colons en arrivent à avoir le sentiment affreux que la France se désintéresse d'eux, que son gouvernement actuel les a condamnés. Comme ce ne sont pas des suicidés par persuasion, qu'ils ne veulent ni mourir, ni céder leur place, la tentation est de plus en plus grande pour eux de se replier sur eux-mêmes, sur leur petite patrie, et, désespérant de la métropole lointaine dont ils ne comprennent plus l'attitude, de chercher ici ou là qui peut venir à leur aide.

### ANTISÉMITISME : ANTIBOLCHEVISME

Bon gré mal gré, et quelles que soient les explications à donner à cela, il faut reconnaître que de nombreux israélites nord-africains figurent en bonne place parmi les semeurs de désordre. Il en est résulté qu'en Afrique du Nord l'antisémitisme tend à devenir synonyme d'antibolchevisme.

D'autre part, l'alliance avec les Soviets, la composition de la Chambre actuelle, le rôle important joué par des fonctionnaires français en exercice dans la divulgation en milieu indigène des idées subversives, l'amnistie qui vient d'être accordée aux assassins de Yen Bay qui, en 1930, massacrèrent des officiers et sous-officiers français, les larges facilités accordées aux anarchistes et communistes espagnols, tout cela vu depuis les côtes d'Afrique donne à penser que la France glisse vers le bolchevisme.

Or, le bolchevisme, pour les colons, signifie la ruine et la mort. Ils le savent si bien qu'ils ont cherché quelles étaient les puissances qui luttaient contre lui. Le prestige de ces nations s'en est accru d'autant. Leurs agents ont trouvé un terrain d'autant plus favorable, des oreilles d'autant plus attentives. Le sang espagnol des uns, italien des autres s'en est réveillé. La croix gammée est devenue pour un certain nombre un signe de ralliement. Elle s'étale partout de Bône à Tlemcen.

Et de Tunis à Casablanca l'Afrique du Nord française est prise entre deux pôles d'influence qui agissent comme les pôles d'un aimant sur de la limaille. Et cela par notre faute.

Les plus fortes nations voisines, nos rivales les plus dangereuses, sont puissamment agrégées autour d'un gouvernement totalitaire. Ces nations font bloc dans la bataille dès à présent engagée, leurs citoyens ne cherchent pas les uns contre les autres aide et protection en dehors de leurs frontières. Hélas ! tel n'est pas notre cas ! Sous couleur d'anticapitalisme, d'internationalisme, d'antisémitisme ou d'antibolchevisme, des étrangers s'infiltrent qui offrent aux uns et aux autres leur concours. Ce concours n'est pas, ne peut pas être désintéressé, et c'est notre patrie, notre domaine colonial qui finiront pas en faire les frais. Dans le cas présent, ces provinces de Tunisie, d'Algérie et du Maroc attirent tant de propagandistes étrangers, de tout poil et de toute origine, pour deux raisons : la première, c'est qu'il n'est pas un de nos voisins qui n'envie leurs richesses. La seconde, c'est qu'en cas de conflit elles seraient pour notre défense d'indispensables réservoirs d'hommes et de matières premières. Sur le pied de guerre, l'armée française doit demander un tiers de ses effectifs à l'Afrique du Nord. C'est assez dire pourquoi *il ne faut pas que nos colons soient exposés, si le clairon les appelle, à redouter pour leurs familles et leurs biens une insurrection.* Pourquoi il importe de faire cesser au plus tôt l'activité des semeurs de haine qui répandent les idées les plus folles dans la masse indigène. Pourquoi il n'est pas bon que des escadrilles allemandes s'installent à Melilla.

Car, en définitive, jamais l'Allemagne n'a été aussi forte au Maroc.

Jamais l'Italie n'a été aussi forte en Tunisie.

Jamais la prépondérance française n'a été davantage discutée en Afrique du Nord.

Tout peut encore être sauvé, mais tout est en péril.

JEAN-A. DUCROT.

27 Febrero 1937

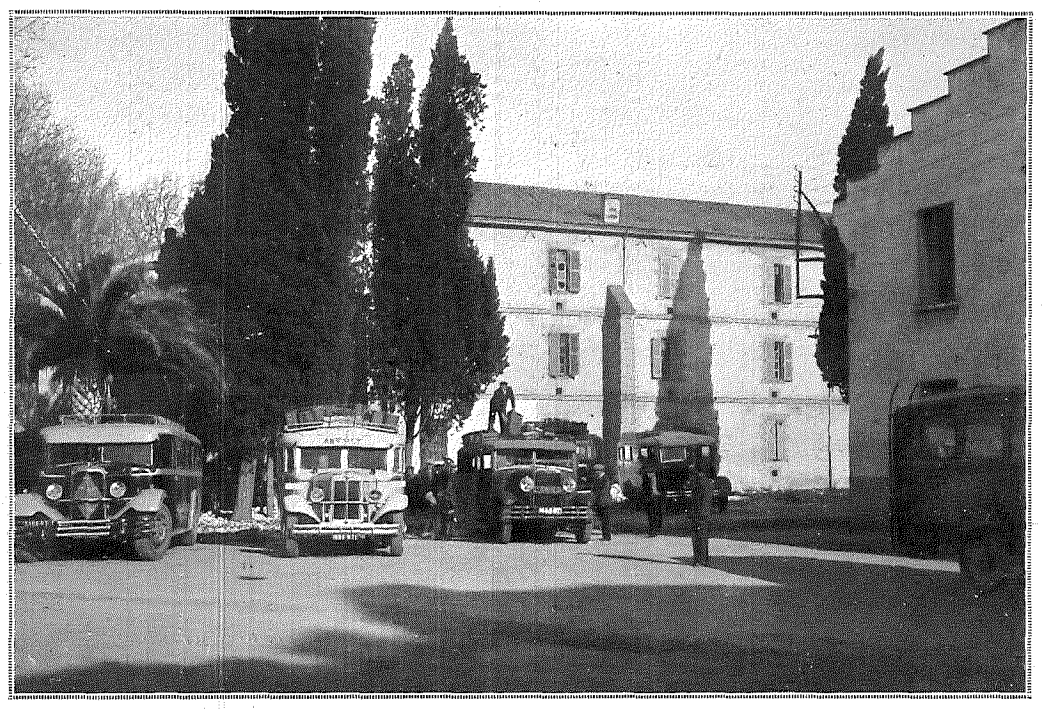


## LA GUERRE D'ESPAGNE

Avec lenteur, car il leur faut procéder au nettoyage des hauteurs avoisinantes où beaucoup de miliciens se sont réfugiés après la chute de Malaga, les troupes nationalistes opérant le long du littoral de l'Andalousie ont continué leur progression vers Almeria. Ce n'est toutefois pas dans cette région, mais au sud-est de Madrid, que se sont livrés, la semaine dernière, les combats les plus vifs. Les gouvernementaux, conscients du péril que faisait courir à la capitale l'avance ennemie sur la rive gauche du Jarama et désireux à tout prix de rétablir leur liberté de communication par la route de Valence, ont mené de furieuses contre-attaques qui, sur plusieurs points, leur ont valu quelques avantages, sans toutefois modifier sensiblement la situation générale. D'autre part, sur le front d'Aragon qui depuis longtemps était en sommeil, les nationalistes ont déclenché, le 18 février, une offensive brusquée au nord-ouest de Teruel. Une de leurs colonnes, partant de Calamocha, a pu, grâce à l'effet de surprise, progresser assez profondément en direction de Montalban. Le communiqué de Barcelone, en reconnaissant cette pression, ajoute qu'elle a été enrayée. On ignore si, dans l'esprit du haut commandement nationaliste, il s'agit seulement d'une diversion, pour retenir des effectifs susceptibles d'intervenir ailleurs, ou du prélude d'une attaque de plus large envergure contre la Catalogne.

Dans l'ordre diplomatique, la question de la non-intervention, dont on commençait à désespérer qu'elle aboutît jamais, a enregistré un sérieux progrès : le 16 février, le comité de Londres a décidé que le recrutement, l'envoi ou le transit de volontaires étrangers à destination de l'Espagne seraient interdits à partir du 20 février, à minuit, et qu'un contrôle des frontières terrestres ou maritimes serait exercé effectivement à partir du 6 mars. Tous les gouvernements intéressés — aussi bien l'Allemagne, l'Italie et le Portugal que la France et la Russie — ont acquiescé à la première de ces mesures, déjà mise en pratique par l'Angleterre, et donné leur adhésion de principe à la seconde, dont les détails d'exécution restent à régler.

La fermeture de la frontière pyrénéenne aux volontaires a aussitôt fait sentir ses effets à Perpignan, où l'ancien hôpital militaire, vaste bâtiment désaffecté qui n'était plus ni hôpital, ni militaire, était devenu, par la complaisance de la municipalité, le centre de recrutement de tous ceux qui désiraient s'enrôler dans les rangs du *Frente popular*. Singulier spectacle, en vérité, que celui qu'aura offert, pendant plusieurs mois, cet édifice dont les vétustes murailles se dressent au cœur même de la ville ! C'est là que se trouvaient les bureaux officiels du « comité de défense de la révolution espagnole », affilié à la Fédération anarchiste ibérique. A un certain moment étaient arrivés à Perpignan, venant de tous les coins de la France, jusqu'à 500 volontaires par jour. Le comité se chargeait de leur faire passer la visite médicale, de viser leurs passeports ou plus exactement d'établir pour chacun d'eux un faux état civil espagnol, de les nantir d'un repas chaud, d'un peu d'argent et de les acheminer vers le col du Perthus, par où ils pénétraient sur le territoire de la Péninsule. En ces derniers temps, le rythme des engagements s'était ralenti, descendant à une cinquantaine par jour, mais quand on avait connu la décision de Londres ils étaient remontés aux environs de 200. Aujourd'hui, le comité de la F. A. I. a perdu sa raison d'être, mais on évalue à une vingtaine de mille au moins le nombre des volontaires français qu'il a ainsi recrutés. Par contre, on affirme que sur les 43.000 Espagnols que comptait en juillet dernier le département des Pyrénées-Orientales — dont 25.000 à Perpignan — 80 seulement se seraient enrôlés dans l'armée rouge, ce qui a fait dire d'une façon piquante qu'il n'y avait, jusqu'ici, que les Espagnols pour pratiquer honnêtement la non-intervention dans leurs affaires intérieures.



Ce qu'on ne doit plus voir depuis le 20 février, à minuit : un départ de volontaires internationaux pour le front rouge d'Espagne rassemblés devant l'ancien hôpital militaire de Perpignan (14 février).
Entre deux autocars, dont un en chargement, on voit un « volontaire » se baissant pour ramasser une pierre qu'il lançait ensuite contre notre opérateur.

Ce qu'on ne doit plus voir depuis le 20 février, à minuit : embarquement, à Oran, de volontaires internationaux pour l'armée rouge (à bord du vapeur *Ciudad de Barcelona*). — *Photographie prise le 13 janvier.*

## POLITIQUE ET DIPLOMATIE

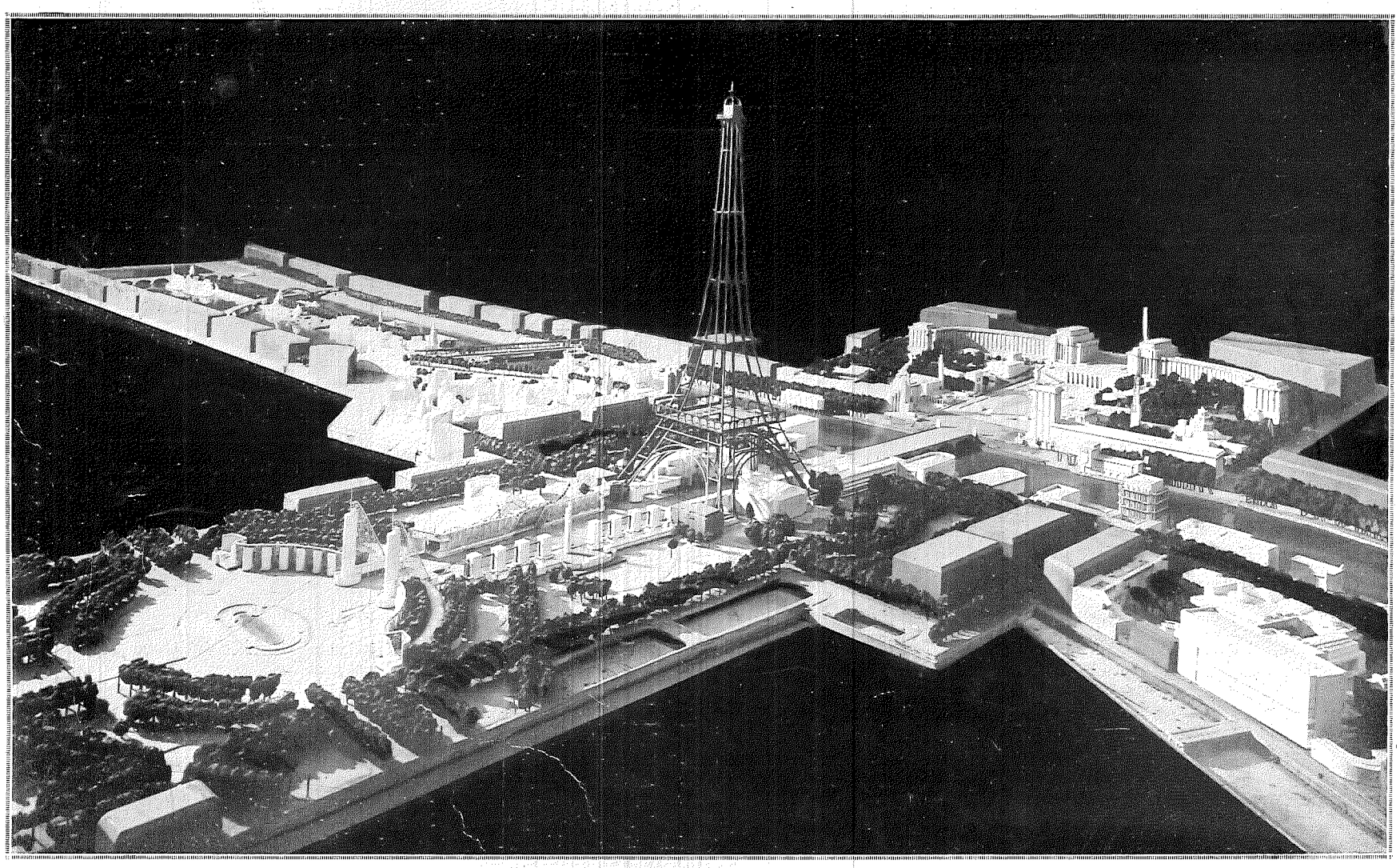
### LA SITUATION ÉCONOMIQUE DE LA FRANCE

A Saint-Nazaire et à Nantes, où il s'était rendu dimanche dernier en compagnie de plusieurs membres du gouvernement et de M. Léon Jouhaux, secrétaire général de la C. G. T., pour assister à la pose de la première pierre d'un groupe scolaire, d'un foyer municipal d'éducation populaire, d'une Bourse du travail et d'une maternité moderne, M. Léon Blum a prononcé deux importants discours relatifs à la situation économique de la France et à la politique intérieure. Selon le président du Conseil, les signes d'une reprise des affaires sont manifestes. Le pouvoir d'achat des masses a été accru par les lois sociales. Mais on constate, parallèlement, une hausse des prix dont on s'alarme à juste titre. Pour l'expliquer, affirme M. Léon Blum, on exagère souvent l'incidence des lois sociales. Elle n'est sans doute pas négligeable, d'autant que ces lois ont coïncidé avec un alignement monétaire, mais la raison profonde est l'insuffisance de la production par rapport à la consommation. Contrairement à ce qui se passait en ces dernières années où il y avait plus d'offres que de demandes, le producteur impose aujourd'hui aux consommateurs des prix qui sont dans bien des cas exagérés et illégitimes. Il appartient donc au gouvernement d'arrêter la course entre les prix et les salaires, tout d'abord en demandant aux salariés de toutes catégories de consentir à une « pause » et de suspendre pour quelque temps leurs revendications, même légitimes ; en second lieu, en agissant sur les prix par la répression légale des hausses illicites et, s'il est besoin, par l'abaissement des tarifs douaniers. Dans l'ordre financier, les difficultés tiennent aux besoins considérables de l'Etat pour combler des déficits passés, pourvoir à la défense nationale ou provoquer le démarrage économique. Mais ces difficultés seraient grandement réduites s'il n'y avait pas la thésaurisation des capitaux ou leur exode à l'étranger. Et M. Léon Blum a conclu en déclarant que le gouvernement actuel, confiant dans le succès final de son œuvre, n'entend en aucune façon introduire un changement quelconque dans sa politique ou modifier la composition de l'équipe ministérielle, comme le bruit en a couru.

### LE RÉARMEMENT DE L'ANGLETERRE

Un très important débat s'est engagé, à la Chambre des communes, le 17 février, au sujet de l'autorisation demandée par le gouvernement de contracter des emprunts à concurrence de 400 millions de livres — plus de 40 milliards de francs — au cours des cinq années prochaines, pour le renforcement de la défense nationale. Cette autorisation a finalement été accordée par 329 voix contre 145. Le réarmement massif de l'Angleterre est un fait considérable de la politique internationale. Nul doute qu'il n'ait été provoqué par les inquiétudes grandissantes que donne partout le réarmement allemand. M. Baldwin a toutefois tenu à spécifier qu'il s'agissait seulement d'une mesure de précaution afin de permettre à l'Angleterre de pouvoir s'acquitter, le cas échéant, de ses obligations, soit comme membre de la Société des Nations, soit comme partie contractante d'un pacte régional. Le premier ministre a toutefois tenu à spécifier que les seuls pactes de cette nature auxquels la Grande-Bretagne pourrait souscrire sont relatifs à l'Europe occidentale, à l'exclusion de l'Europe orientale, dont elle ne saurait, en aucun cas, garantir le statut, en élargissant les responsabilités continentales qu'elle avait assumées en 1925 par les accords de Locarno. — R. L.

Vue prise en arrière du Trocadéro dont on reconnaît, à gauche, la forme en hé micycle. Dans ses jardins jusqu'à la Seine, les sections étrangères. Au premier plan à droite, l'extrémité de l'île des Cygnes (la France d'outre-mer), le pont de Passy et, en remontant le cours de la Seine, le centre Régional, le Champ-de-Mars, avec en bordure du fleuve les pavillons étrangers.



De gauche à droite, dans l'axe du Champ-de-Mars : en bordure de l'hémicycle, les pavillons de l'Alimentation. Le long de la voie centrale, les pavillons de l'Etalage, à droite, et, à gauche, celui de la Publicité. Derrière, le centre Régional et l'île des Cygnes. A droite, au premier plan, le centre des Métiers et, plus haut, le Trocadéro.

## LE PLAN EN RELIEF DE L'EXPOSITION

Tous les palais et pavillons apparaissent en blanc. Les blocs

*Maquettes dressées sous la direction*